

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Directeur, Eug. PHILIPON.

AUX BUREAUX DU

Propriétaire-gérant, Eug. PHILIPON.

JOURNAL AMUSANT, DU MUSÉE FRANÇAIS, DES MODES PARISIENNES & DE LA TOILETTE DE PARIS.

Un an, à Paris, 6 francs; — par la poste, 8 francs.

On ne souscrit pas pour moins d'un an, et les abonnements partent tous du 1^{er} janvier ou du 1^{er} juillet. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

PHILOSOPHIE, — par X.....



21 P. J.

« Ça s'appelait autrefois des merveilleux, des mirifiques, des incroyables :
ça s'appelle aujourd'hui des drôles de pistolets. »

LA SAISON, — par BERTALL.



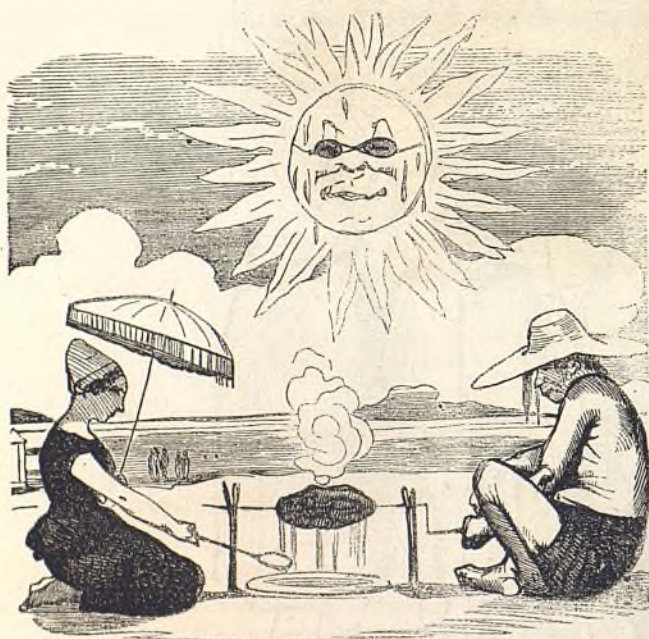
8272

Saint Médard obtient une prolongation de pouvoirs.



8260

Il se fait beaucoup de mariages au printemps.



8273

Quand en serons-nous là ?



8261

Un marchand qui ne sera pas accusé d'avoir bu son fonds.

A NOS LECTEURS.

Ici nous oublions notre titre et nous ne rions plus.

Un fléau terrible vient de jeter la désolation, la ruine et la mort sur plusieurs départements de cette France si belle autrefois, et dont l'admirable économie climatique est si profondément troublée aujourd'hui.

Des centaines, des milliers, allions-nous dire, de familles sont à l'heure qui sonne sans abri, sans pain.

Tout le pays français s'est levé d'un élan pour venir au secours de ces grandes infortunes.

Le gouvernement s'est empressé de porter les premiers secours aux victimes. Il a donné le premier exemple, et la préfecture de police a convoqué les commissaires des

AU CAMP, — par RANDON.



9019

— Laisse-les donc faire! Ils vont trouver des truffes et les manger :
ça jouera la dinde!

arrondissements pour régulariser le mouvement de la charité publique.

Si petits que nous soyons, nous venons, avec nos confrères de la presse, faire appel à nos lecteurs, et nous transmettrons, avec notre obole, à la commission centrale, les souscriptions qu'ils nous auront adressées.

HISTOIRES ANCIENNES ET NOUVELLES.

* M. B..., auteur dramatique, a le malheur d'être affligé d'une infirmité qu'il partage au surplus avec d'illustres morts, à commencer par Démosthène : il bégaye.

Or, voilà quelque quatre ou cinq ans, M. Roqueplan était alors directeur des Variétés; M. B... s'en vient un jour, un manuscrit sous le bras, solliciter une lecture.

— Combien d'actes? demande M. Roqueplan.

— Un seul.

— Fort bien. J'ai justement le temps de fumer trois cigares; c'est ma mesure pour un acte. Lisez... mais, vous savez, pas une cigarette de plus.

L'auteur entame sa lecture, que l'indocilité de sa langue ne laisse pas de ralentir sensiblement. A peine est-il au quart de la pièce, quand le juge laisse tomber flegmatiquement ces deux mots :

— Premier cigare.

Notre B..., passablement ému, poursuit, tout en observant de temps en temps à la dérobée le havane qui se consume avec une désolante rapidité.

— Deuxième cigare, fait M. Roqueplan, impassible comme une sonnerie de pendule.

L'acte n'en était pas à la moitié.

Pour le coup, voilà le pauvre B... aux abois. Il essaye de prendre le galop: Vains efforts! plus il se hâte, moins

AU CAMP, — par RANDON (suite).



— Et dire qu'y s' plaignent à Paris de n' plus avoir de logements et de n' pas savoir comment se coucher !

il avance. Le maudit bégayement redouble. Il bredouille, il barbote, il s'embourbe; bref, talonné par le temps, il saute un couplet, passe dix répliques, franchit une, deux, trois scènes, et arrive cramoisi, suant, soufflant, rendu, au dernier mot du dénouement. Il était temps, le dernier cigare expirait.

— Pas mal ! dit Roqueplan avec son imperturbable sang-froid; tous ces gens qui bégayaient, c'est une idée originale; mais, à votre place, je ne ferais pas bégayer l'amoureuse.

— Papa... pardon, reprend B... désorienté, pépé... personne ne bé... bégaye.

— Personne ne bégaye ! riposte Roqueplan. Alors la pièce ne vaut pas le diable; il n'y avait que cela d'amusant.

* * M. R... est doué d'un Frontin modèle dont les naïvetés rivalisent avec celles de Jocrisse.

— François, lui dit un soir M. R..., j'ai affaire demain de grand matin; vous m'éveillerez à six heures.

— Je n'y manquerai pas.... Monsieur voudra bien me sonner.

* En 1809, un escadron de chasseurs à cheval entra dans un village de la Saxe; il y fut bien reçu. Le lendemain, un des officiers aborda un vieillard assis devant le seuil de sa maison.

— Je suis à vos ordres, monsieur l'officier, répondit le vieux laboureur; veuillez me suivre.

Ils sortirent de l'endroit, et arrivèrent bientôt en vue d'un champ magnifique.

— Voilà ce qu'il nous faut, s'écria le Français, et il allait commander à ses cavaliers de mettre pied à terre. Mais le guide :

— Oh ! non, monsieur, dit-il, venez quelques pas plus loin; nous trouverons mieux.

Tout bonnement on alla plus loin, et au bout de peu de minutes on se trouva devant un champ plus riche en effet que le premier. Les chasseurs l'eurent bientôt fauché, et la petite brigade, chargée d'une abondante provision de

AU CAMP, — par RANDON (suite).



— V'là tout c' que j'ai trouvé comme entrée de poisson ! Seulement faut une sauce un peu relevée !

fourrage, reprit le chemin du village. En arrivant au champ auquel on s'était arrêté d'abord, M. de ville demanda au vieillard :

— Pourquoi donc nous avez-vous fait aller au champ que nous quittons plutôt qu'à celui-ci ?

Le vieillard répondit :

— Le champ que nous quittons est à moi, celui-ci appartient à mon voisin.

H. LE V.

LES GUÊPES.

* * * Voici un côté dangereux des *canards*.

Il y a un journaliste, — très-honnête homme, — chargé des faits divers dans une feuille très-répandue. — Un soir il lui manquait quinze lignes, — on ne sait pas de quoi est capable un journaliste auquel il manque quinze lignes, — un de ses amis entre : — Sais-tu quelque chose de nouveau ?

— Non.

— Il me faut quinze lignes. — Tu n'as pas appris un crime, — un simple accident de quinze lignes ?

— Non.

— Inventes-en un ?

— Volontiers.

L'ami prend une plume et donne les détails d'un affreux suicide. — Un ouvrier s'est placé la tête sous la roue d'une charrette chargée de moellons, — etc.

Les quinze lignes sont insérées, sont lues, reproduites par les autres journaux. — Tous les physiologistes savent quelle est l'influence de l'imitation en fait de suicide. — Trois jours après, le suicide inventé par le besoin de quinze lignes était réalisé par un malheureux dans tous ses détails.

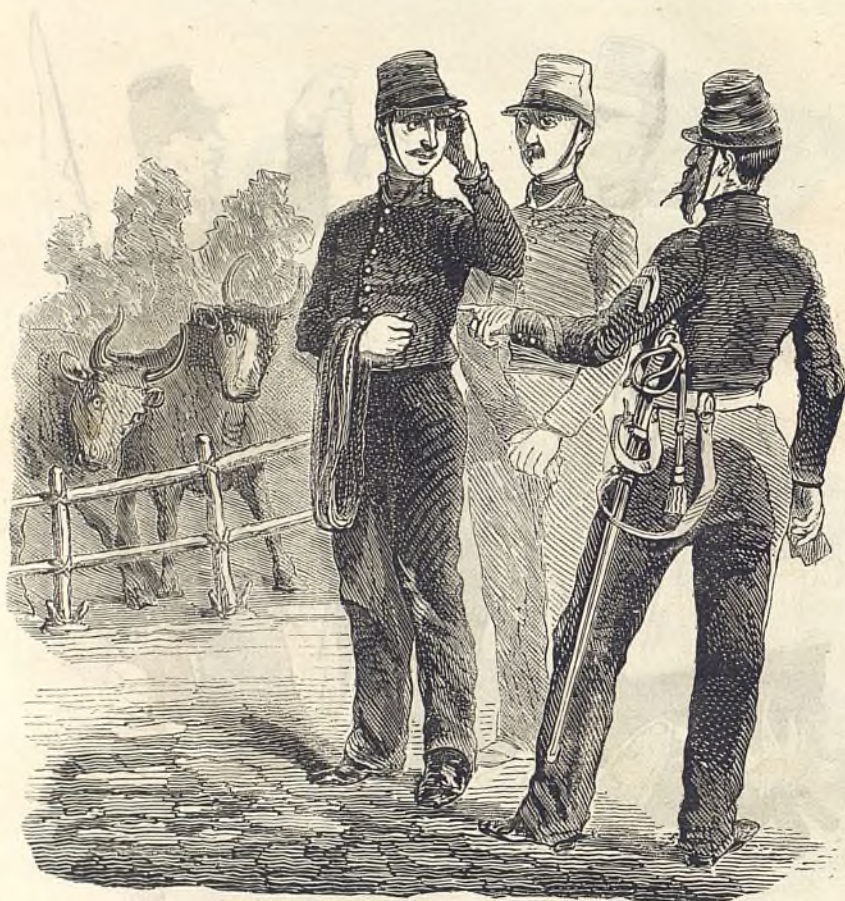
En un mois il y eut deux exemples semblables.

Les journaux les reproduisirent de telle façon qu'on crut qu'il y en avait six.

M... eut un grand chagrin de sa triste invention.

* * * On dit : — *Il n'y a plus d'argent* ; — c'est une sottise ; pour dire vrai, il faudrait dire : — *Il n'y a plus*

AU CAMP, — par RANDON (suite).



— Faut m'abattre ces deux particuliers-là.
 — Dites donc, brigadier, ça ne vous serait-y pas égal que nous tâcherions de nous procurer dans l' pays un peu de canard avec ou sans navets?...

que l'argent. — L'argent est peu de chose ; — il paraît et devient beaucoup par la circulation. — L'argent est comme les trente figurants du Cirque-Olympique, — à mesure qu'ils sortent par une coulisse, ils rentrent par l'autre, — de cette manière ils représentent une armée. — Arrêtez-les par le milieu de la scène, — il n'y a plus d'armée, — il n'y a plus que trente comparses.

* * * Beaucoup de femmes ramènent leurs cheveux sur leur front ; de telle façon qu'elles ne laissent entre les deux bandeaux qu'une petite raie de chair, et que les cheveux couvrent la moitié des sourcils. Le front est supprimé. La croupe se porte toujours au milieu des reins et continue à être dans les proportions les plus hottentotes. Quand on se rappelle que sous l'empire elles avaient mis la ceinture sous la gorge ; qu'un peu auparavant elles avaient imaginé des coiffures au beurre et à la farine qui mettaient le visage au milieu du corps, on se dit que si les femmes avaient fait la femme, c'est-à-dire que si au-

jourd'hui la femme avait en réalité gardé tous les perfectionnements que les femmes ont successivement imaginés par la toilette, la femme serait aujourd'hui un monstre assez hideux ; et, ce qu'il y aurait de pis, c'est qu'il faudrait l'aimer comme cela.

Il est singulier de voir les femmes arriver successivement dans un salon et se faire subir réciproquement un rapide et sûr examen de la tête aux pieds : il semble des combattants qui cherchent d'avance le défaut des armures de leurs adversaires. Chaque pièce de la parure est en effet une arme offensive et défensive : offensive contre les hommes, défensive contre les femmes.

La toilette est la cuisine de la beauté. Chaque femme chaque jour imagine des ragoûts pour ses charmes, qu'elle doit servir le soir à l'admiration affamée des regards.

Où encore on peut dire que la beauté particulière est pour chaque femme un sonnet qu'elle retouche tous les jours : elle ajoute, elle efface, puis elle le lit le soir de-

(Voir la suite page 8.)

LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI, — par CHAGOT et BELIN.



!...

8421



!!....

8422



!!!.....

8423



?.....

8419

vant les hommes et les autres femmes, qui sont des juges également prévenus en sens opposé. Le prix est payé en amour et en haine. La femme victorieuse tient autant à l'une qu'à l'autre de ces deux palmes.

* Un homme de lettres, devenu tout à coup fort riche, veut se bâtir un petit hôtel. Il choisit un emplacement aux Champs-Élysées, et il explique ses intentions à un architecte. « Je veux, dit-il, me faire des pénates élégants et modestes à la fois. Je ne veux pas dépenser plus de cent mille francs. » L'architecte apporte deux plans : l'un est triste, mesquin, l'autre est des plus séduisants; seulement le second coûte un peu plus cher; mais c'est une chose si importante qu'un logis où on se trouve bien, qu'un nid bien à son goût où on cache ses bonheurs! On adopte le plan le plus cher. Plusieurs circonstances viennent encore augmenter le prix de la maison; mais bientôt l'architecte rencontre une opposition invincible; L... ne dépensera pas un sou de plus; il regrette même d'être aussi avancé; sa maison n'a déjà plus le caractère qu'il aurait aimé à lui voir. « Qu'à cela ne tienne, dit l'architecte, et entre nous je suis un peu de votre avis, maintenant que je connais vos goûts simples. Mais la princesse ***, qui est venue voir votre hôtel, en raffole; elle veut que je lui en bâtisse un semblable, mais nous ne trouvons pas d'emplacement. Elle trouve le vôtre situé à ravir; je suis sûr qu'elle vous l'achèterait volontiers. D'ailleurs c'est une femme impatiente, pour laquelle ce qu'elle veut aujourd'hui court grand risque d'avoir perdu demain tout son prix. Achéons la maison. J'aurai soin de flatter ses goûts. Vous ferez une bonne affaire, et nous ferons dans quelque autre coin la maison

du poète; seulement il faut la lui laisser désirer, avoir l'air de ne pas vouloir la vendre, cela en augmentera beaucoup le prix à ses yeux et dans votre caisse. Si vous savez attendre, vous gagnerez votre maison sur votre hôtel. Elle ne marchandera pas. — Très-bien. C'est convenu. »

Alors le propriétaire ne chicane plus l'architecte sur ses dépenses. D'ailleurs celui-ci, à chaque instant, vient lui dire : « La princesse veut absolument votre hôtel. Je lui ai dit que vous ne le céderiez à aucun prix. Elle a la tête montée. Elle vient le voir tous les jours. J'ai soin de réaliser toutes ses idées. Chaque fois qu'elle dit : « Quel dommage que dans une si belle maison on n'ait pas fait telle ou telle chose! » à l'instant je réponds que c'est dans votre plan. Ainsi elle veut un étage de plus, des mansardes à œil-de-bœuf. Vous en serez quitte pour 25,000 francs; mais elle payera la maison 40,000 francs de plus.

— Va pour les 25,000 francs.

Un autre jour L... arrive.

— Eh bien, la princesse?

— Elle sort d'ici. Elle disait qu'un si beau salon devait être richement doré. Je n'ai pas osé lui montrer notre plan, il est pauvre, mesquin; mais je lui en ai fait voir un autre : c'est magnifique, mais un peu cher. Mais qu'est-ce que cela fait, puisque c'est encore une dépense de plus sur laquelle on gagnera?

L'hôtel terminé coûtait 700,000 francs.

— Et la princesse? demanda L...

— Mon cher ami, c'est un vrai guignon : rappelée par l'empereur, obligée de retourner en Russie; c'est une affaire manquée; mais vous avez le plus bel hôtel de Paris.

ALPHONSE KARR.



CROQUIS DE BELLANGÉ.

Il n'est pas de bonne éducation sans l'étude du dessin; tout le monde apprend donc à dessiner dans son collège, dans son pensionnat ou dans sa famille. Mais qu'apprend-on, ou plutôt que sait-on après plusieurs années pas-

sées à faire des nez, des yeux ou des visages plus ou moins complets?

On sait tant bien que mal copier un modèle, et, comme c'est un travail peu récréatif et peu glorieux, on abandonne le dessin, et voilà tout.

Il n'en est pas de même, nous l'avons dit, pour les élèves qui ont suivi la méthode de madame Cavé; ils savent du moins faire de mémoire tous les dessins qu'ils ont copiés dans le cours de leurs études, et c'est déjà quelque chose.

Mais supposez qu'au lieu de copier toujours des têtes grecques et romaines, ils se soient amusés (notre avis est que le dessin doit toujours être un amusement, même pendant le cours des études), qu'ils se soient amusés, disons-nous, à copier de charmantes croquades, des petits bonshommes bien dessinés, des scènes, des groupes, etc., — comme ils ont la faculté de reproduire de mémoire tout ce qu'ils ont copié, ils seront en état, dans l'occasion, de dessiner des petits sujets, des petites figures; en un mot, ils jouiront des véritables plaisirs que donne l'étude du dessin.

Eh bien, ce que les élèves de madame Cavé feront très-facilement, quiconque sait un peu dessiner peut le faire aussi.

Prenez des croquis bien faits, copiez-les, et aussitôt que vous les avez copiés essayez de les refaire de souvenir, sans regarder le modèle. Vous éprouverez d'abord de grandes difficultés; mais, si vous persistez, ces difficultés diminueront tous les jours, et au bout de fort peu de temps vous arriverez à une reproduction exacte.

Parvenu à ce point, copiez d'après nature, continuez à reproduire de souvenir l'objet copié, et vous saurez croquer.

Pour suivre ce système, il faut de bons modèles de croquis. Nous qui voudrions voir tout le monde en France dessiner et croquer, nous avons acquis de MM. Gihaut frères la propriété des croquis de Bellangé, que ces éditeurs vendaient cher, — et nous les donnons à très-bon marché. — L'album de 48 feuilles, nous le vendons 40 fr. au bureau, — et nous ne le vendons que 7 francs rendu franco, mais à nos abonnés seulement.

Adresser un bon de 7 fr. à M. Philippon fils, 20, rue Bergère.